

1

Voilà, le ciel s'assombrit. Et moi qui me disais qu'il me restait toujours ce petit rayon de soleil. Le voici donc disparu ! Disparu pour laisser la place à ces foutues couleurs grisâtres, pleines d'humidité, de gouttes de rancœur, de colère... Eh bien, allez-y ! Déversez donc cette vague de désespoir sur mon corps et mon esprit qui se meurt. De toute façon, c'est la fin.

Oui, c'est la fin ! Dommage, je n'ai pourtant qu'une quarantaine d'années. D'accord, j'ai deux beaux enfants qui vont rentrer dans l'adolescence et une femme intelligente, ô combien belle.

Hum... non, rectification !

Les enfants, je ne les ai plus. Terminé ! Depuis ce matin, depuis que ce divorce a été prononcé, je les ai perdus. Car c'est elle, évidemment, qui a obtenu la garde. Eh oui ! La grande vétérinaire, délicate et richissime ! Qui de mieux pour les élever et prendre soin d'eux ? De toute manière, ils ne désirent plus me voir. Donc oui, on l'aura compris, ma femme, je ne l'ai plus non plus.

En fait, je n'ai plus de famille.

Et ma famille représentait tout pour moi.

Dépité, je pousse un long soupir et m'allume une cigarette. Ceci me rappelle mon autre échec : celui d'arrêter de fumer.

Les premières gouttes tombent. Comme je n'ai prévu aucune tenue de pluie, je vais être trempé. Puis, le grondement du tonnerre se fait entendre derrière la colline. La météo n'avait pourtant pas prévu d'orage, aujourd'hui. Ma poisse ne prendra-t-elle jamais fin ?

Quoi ? Vous me trouvez parano, râleur et défaitiste ? Oui, je le suis. Je suis également au fond du gouffre. Et si certains me jugent faible, bien qu'ils le fassent. Cela m'est égal. Plus rien ne m'atteint, désormais. Plus rien ne m'atteint.

L'ENFANT QUI M'A SAUVÉ

À travers la pluie tiède qui se plaît à faire boucler mes sombres cheveux, je traverse la rue pavée de la vieille ville pour me rendre dans un petit bosquet non loin, qui monte en altitude. Il est suffisamment dense pour empêcher la boue de se former sur le chemin encore sec. Ainsi, une fois à l'abri sous les arbres, j'en profite pour secouer ma tignasse à la manière d'un caniche. Cette simple pensée me fait rire, j'en suis d'ailleurs surpris. Ai-je encore la force de rire, moi ? Je décide de me poser sur un banc au bord du sentier pour finir tranquillement ma Marlboro. Mais sans m'en rendre compte, je m'endors et les heures passent. Bientôt, la lumière des lampadaires apparaît. Quand je reprends mes esprits, je peux toujours entendre le grondement du tonnerre et sentir le vent sur ma peau de poulet.

Punaise ! Depuis quand dure cet orage ? N'est-ce pas bientôt fini ?

Je décide de reprendre ma route. Je pourrais redescendre, mais je préfère monter. Plus je monte, plus je m'éloigne de la ville.

Plus je m'éloigne de cette vie.

Une fois en dehors du bosquet, je tombe sur un belvédère et réalise que le brouillard s'est emparé de la cité. Depuis mon sommet, je n'avais encore jamais observé une telle vue. En effet, la vallée est entièrement submergée par une brume épaisse, c'est à peine si on y distingue les lumières des différentes infrastructures.

Lorsque je lève les yeux, je rencontre un ciel entièrement dégagé dont les ténèbres sont percées par la lumière de la pleine lune ainsi que ces milliards d'étoiles. C'est le calme plat, là-haut. Mâchoire serrée, je m'appuie sur la rambarde constituée de trois gros rondins de bois superposés, contemplant l'espace infini gisant au-dessus de nos têtes de misérables humains.

« Bon, il est temps ! Je vais désormais me retrouver à la fois en haut et en bas. Ça leur fera les pieds, à tous ! »

J'ai pris ma décision. C'est un mélange de désespoir et de

L'ENFANT QUI M'A SAUVÉ

courage qui m'habite à cet instant. Ouais ! Il faut un certain courage pour tenter ce chemin, et une certaine lâcheté pour fuir l'autre ! J'ai l'impression, actuellement, que les deux s'entremêlent en moi.

Tremblant, je prends une profonde inspiration puis lève une jambe pour la passer de l'autre côté. C'est un dénivelé plutôt raide d'une centaine de mètres qui m'attend. Ça fera l'affaire ! J'espère seulement ne pas trop déguster.

« Non, en fait, entier ou en morceaux, il est temps de partir. Je l'ai dit, plus rien ne m'atteint. Il faut rester cohérent. »

Je passe ma seconde jambe quand soudain, un éternuement se fait entendre non loin de moi. Je tourne la tête à droite et c'est stupéfait que je repère un enfant assis sur la rambarde de bois, dans une position tout à fait similaire à la mienne. La lune l'éclaire parfaitement bien, je peux distinguer son visage de sa chevelure, ses vêtements, ses chaussures, il donne l'impression de baigner sous les projecteurs. Comment ai-je fait pour ne pas l'avoir remarqué plus tôt ? Il se trouve pourtant à quelques pas de moi. À peine plus jeune que mes gosses, je dirais une dizaine d'années, il porte un jean et un sweat blanc à capuche. Une paire d'Adidas recouvrent ses pieds balançant dans le vide. Blond, très blond même, son visage est marqué par des yeux clos et un petit menton volontaire. Sa tête est droite, tout comme sa colonne vertébrale. Je ne serais pas surpris qu'il ne m'ait pas remarqué, lui non plus.

Ni une, ni deux. Mon corps agit de lui-même. Non pas que je lui aie donné un ordre quelconque, mais il agit soudainement de son propre chef. Je descends de ma rambarde pour accourir en sa direction, un bras tendu vers lui en criant :

— Gamin ! Ne fais pas cette connerie !

À cet instant, le gosse sursaute et me repère enfin. Je constate qu'il a les yeux en amande, lui offrant un côté innocent et apaisant. Je le vois froncer les sourcils puis il descend calmement, prenant soin de ne pas trébucher.

L'ENFANT QUI M'A SAUVÉ

Désormais, il se tient dressé face à moi, me fixant d'un regard interrogateur comme si je sortais de nulle part.

— Cette connerie ? répète-t-il. Comment ça ?

Sa voix est douce, elle aussi. Il n'a pas mué.

— Eh bien ! Tu allais sauter, n'est-ce pas ?

Cette fois, l'enfant hausse les sourcils.

— Pourquoi sauterais-je ? On n'y voit rien en bas, c'est dangereux.

Je ne comprends pas. Qu'est-ce qui cloche, chez ce gosse ? Quand on passe par-dessus une rambarde qui nous sépare d'un ravin, c'est pour sauter, non ?

— Dites, monsieur...

— Quoi ?

— Pensiez-vous que j'allais me suicider ?

Mon cœur s'emballa, je recule d'un pas sans vraiment le vouloir.

— Euh, oui... J'avoue.

— Et pourquoi ? Il existe d'autres raisons pour s'asseoir sur cette rambarde, non ?

— Euh... Eh bien...

Je me sens mal. Notamment parce que ce gamin a une étrange manière de s'exprimer. Il paraît si détendu, si détaché. Il y a quelques années, j'aurais sûrement mal réagi à cette manière de m'adresser la parole, persuadé d'être snobé et pris de haut. Mais ce n'est pas le cas. Je le vois bien. Cet enfant, il est juste... ailleurs.

« Perché, je dirais ! »

— Si vous pensez ça, serait-ce parce que c'est ce que vous feriez, vous ?

La chair de poule m'envahit de nouveau.

— Peut-être. Si je montais là-dessus, ce serait sûrement pour cette raison.

— D'accord, hoche-t-il la tête en se frottant le menton.

L'ENFANT QUI M'A SAUVÉ

« Bon sang, mais c'est qui, ce gosse ? J'étais prêt à sauter et voilà que je me retrouve à converser avec un gamin super louche ! »

— Mais je ne comprends pas, poursuit-il en fixant maintenant la lune. Vous, c'est vous. Et moi, c'est moi. Alors pourquoi penser que j'agisrais comme vous ?

OK, il me fatigue là ! Ces questions me poussent dans une réflexion que je n'ai pas envie d'engager. Pourquoi ? Simplement parce qu'à la base, je suis là pour me zigouiller ! Point final ! Je n'ai aucune envie de réfléchir, de méditer ou quoi que ce soit. Et je suis bien trop épuisé pour trouver une réponse. Alors, rincé, je décide de balancer la phrase bateau que tout adulte peut se permettre de répliquer à un enfant :

— Ça, mon gamin, tu comprendras quand tu seras grand.

Puis enfin, je décide de me rendre maître de la situation.

— Où sont tes parents ? Tu ne devrais pas traîner seul ici, la nuit. Tu t'es trop éloigné de la ville, tu ferais mieux de redescendre et rentrer chez toi.

L'enfant baisse la tête puis mord sa lèvre inférieure.

— L'ennui est que je n'ai pas de chez moi.

— Ah ? Comment ça ?

— Je suis perdu. J'ignore où je me trouve.

— Tu es à Fontainebond.

— D'accord, sourit l'enfant sans me regarder.

— Tu situes ?

— Non, sourit-il encore, le regard fuyant.

— C'est pourtant connu, comme ville. Je te montrerai sur une carte. En attendant, je vais t'accompagner au centre de police le plus proche où on pourra appeler ta famille pour qu'elle vienne te récupérer.

C'est alors qu'il relève la tête, me dévisage avec insistance puis croise les bras.

— Impossible, finit-il par rétorquer lentement.

L'ENFANT QUI M'A SAUVÉ

— Et pourquoi ?

— Je ne me souviens de rien. J'ignore d'où je viens, même qui je suis.

« *Putain, ce n'est pas vrai !* »

C'est quoi, ce traquenard ? Pourquoi faut-il que cela tombe sur moi ? Je m'agace. Voilà pourquoi ce gosse paraît tellement à l'ouest. Il est paumé ! Pas seulement dans l'espace, mais également dans sa tête. De toute évidence, il souffre d'amnésie mais cela ne doit pas être très vieux. Peut-être a-t-il fait une chute dans les bois, il y a quelques heures. Pourtant, je ne vois aucune bosse, aucun hématome.

— Je t'amène au poste.

— Non, ça va, lance-t-il en haussant les épaules avec nonchalance.

— Pourquoi ?

— Monsieur, j'ai l'impression que ma place n'est pas au poste, tout simplement.

— Oh, bah voyons ! Et où est-elle, selon toi, ta place ?

À nouveau, il me fixe avec des yeux étincelants. C'est comme si la lune avait à l'instant décidé de se refléter dans son iris. Un étrange sourire s'esquisse sur son visage. Un sourire hypnotique, bienveillant comme je n'en ai jamais vu s'exprimer sur la bouche d'un enfant. Il me dévisage encore et encore, quand enfin, il murmure :

— Je sens que je suis exactement là où je dois me trouver.

2

Quelques heures plus tard

Si on me demande, je répondrais que je ne sais pas. Ce ne serait pas un mensonge, mais bien la vérité. Car en effet, je n'ai aucune

idée de ce qui m'a poussé à ramener cet enfant chez moi plutôt qu'à un commissariat de police. Je pense même être dans l'illégalité, là ! D'ailleurs, si on m'avait dit que je redescendrais en vie de cette colline quelques heures plus tôt, je ne l'aurais pas cru. Encore moins si on m'avait précisé que ce serait en compagnie d'un gosse sorti de nulle part.

Une fois sur le palier de mon appartement, je tourne la clé puis cherche l'interrupteur du doigt. Enfin, la lumière envahit mon séjour et l'enfant peut découvrir mon minable studio de 35m². Cette nuit, je dormirai dans le canapé et lui laisserai mon lit. Je peux au moins faire cela pour lui.

— C'est quoi, ton nom ?

— Je ne sais pas. Et vous ?

— Moi ?

C'est vrai, ça ! Si nous sommes amenés à partager un toit, autant faire les présentations. Mais la paranoïa me guette, une voix intérieure me souffle que le gamin peut très bien être un menteur, un manipulateur qui chercherait à me cambrioler. Alors, je décide d'inventer un prénom.

— Je m'appelle Daniel, mais tu peux m'appeler Danny.

— D'accord ! s'exclame l'enfant tout en contemplant les moindres recoins de mon appartement comme s'il en découvrait un pour la première fois.

Il soulève un vase vide, pousse ou tire toutes les portes qu'il rencontre, même celles sous l'évier de la cuisine. Il caresse les rideaux, tapote contre les vitres, allume et éteint les lumières. Son attitude est des plus étranges, il ne lui manquerait plus que l'uniforme du FBI, tiens ! Il me fait même penser à moi le jour de l'état des lieux d'entrée.

— Bon, et toi alors ? Comment va-t-on t'appeler ?

Les poches de l'enfant sont vides. Aucun papier, carte de bus, ou autres documents permettant de connaître son identité ne sont disponibles. Si c'est un menteur, c'est un menteur malin.

— Choisissez, propose-t-il en sautant sur le canapé.

L'ENFANT QUI M'A SAUVÉ

Le crétin ! Il a pris tellement d'élan que le meuble recule et manque de basculer en arrière. Énervé, je tente de conserver mon calme en lui demandant de se tenir tranquille. Beaucoup de choses ici sont de la récupération et manquent de stabilité. Comme moi, en fait. Et comme lui, sûrement !

— Eh bien, Daniel, ce sera toi, réponds-je finalement. Tout à l'heure, j'ai menti. En vérité, je me prénomme Anthony et je suis un peu méfiant, désolé.

— D'accord, sourit l'enfant en chantonnant doucement.

« *Encore cette sensation !* »

De nouveau, j'ai affaire à cet étrange sourire débordant de bienveillance, dénué du moindre jugement. À la fois innocent et protecteur. Quel curieux bambin ! Cela me réchauffe le cœur et je peine à comprendre comment autant de chaleur peut être générée par un être humain aussi jeune. J'ai l'impression d'y revoir ma mère, si protectrice et câline. Ma mère adorée, ma défunte mère. Oui, c'est cela. Il dégage à cet instant cette même aura qui semblent m'envelopper d'un amour maternel, voire même inconditionnel. Pourtant, ce n'est qu'un gosse.

— Anthony, quelque chose vous préoccupe ? interroge-t-il tout à coup en me fixant maintenant d'un air singulier.

Je réalise que mes joues sont trempées. Mes yeux sont humides. Je suis en train de pleurer sans même m'en rendre compte. Pourquoi ? L'épuisement, sans doute. Cet enfant bouleverse tous mes plans, rien ne se passe comme je l'avais imaginé. Or, je hais cette situation où tout m'échappe ! Cette situation sur laquelle je n'ai aucun contrôle ni aucune connaissance. Car il faut bien l'avouer, je ne comprends rien du tout !

— Dormons, tu veux bien ? Je suis très fatigué. Prends mon lit, je dormirai sur le canapé. Nous réglerons cette histoire demain.

— Très bien, bonne nuit.

Je fonce dans la salle de bain puis m'y enferme. Ensuite, je passe

L'ENFANT QUI M'A SAUVÉ

mes mains sous le jet d'eau froide du robinet avant de les plaquer vivement contre mon visage crispé. J'ai envie de hurler, de pleurer à chaudes larmes. De tout lâcher, de libérer mes émotions les plus fortes, les plus lourdes ! Quelle douleur ! Quelle souffrance ! Pourquoi cela survient-il maintenant ? Un mois s'est écoulé depuis ma séparation avec Sylvie, avec mes enfants, et jusqu'à aujourd'hui, j'ai toujours résisté ! Aucune larme n'a été versée, je ne pouvais me le permettre. Je suis un homme ! me disais-je. J'aurais tort de me laisser abattre ! me disais-je. Mais ce soir, j'ai cette soudaine envie de tout expulser. Comme si mon corps ne le supportait plus.

« *Lâche tout !* » m'ordonné-je.

Ainsi soit-il !

Je fonds en larmes. Je fonds en sanglots. Accoudé contre le rebord du lavabo, les poings serrés, je pleure comme je n'ai jamais pleuré. Je pleure comme un enfant qui vient de se fracturer la jambe en tombant. Je hurle, je crie. Je libère tout. Au début, un sentiment de honte tente de s'immiscer dans mon esprit, m'imposant de me reprendre et de faire moins de bruit au risque de réveiller les voisins, mais il est rapidement englouti par celui de plénitude. Oui, hurler fait du bien. Hurler soulage ! Bientôt, mon corps se dérobo sous mes jambes fatiguées et je m'étale sur le lino. Une soudaine envie de m'allonger m'envahit mais cette salle d'eau se révèle trop petite. Alors, je m'assoie en tailleur puis souffle doucement afin de ne plus haleter. Je dois reprendre le contrôle de ma respiration, reprendre le contrôle de mon corps. Mais je pleure à nouveau. Bon sang ! Il y en a, des choses, à évacuer ! Combien de temps vais-je devoir larmoyer pour me sentir plus léger ?

Finalement, cela durera quinze minutes. Mais quinze minutes intenses. De toute évidence, j'en avais besoin. Il était temps que j'accepte cette situation, aussi douloureuse soit-elle. Car cela faisait